

Melançon, Benoît, «La ménagerie Bertin était-elle un salon littéraire ? Antiphilosophie et sociabilité au Siècle des lumières», dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (édit.), *les Dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 16-34. ISBN : 2-7606-1786-6.

Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

La ménagerie Bertin
était-elle un salon littéraire ?
Antiphilosophie et sociabilité
au Siècle des Lumières

BENOÎT MELANÇON
Université de Montréal

Si on énumère les lieux dans lesquels se déroule *Le neveu de Rameau*, on pense spontanément au Palais-Royal, que le narrateur nomme dès l'incipit, au café de la Régence, qui lui sert de cadre principal, au Luxembourg, où MOI, dans sa jeunesse, promenait une « assez triste figure » (p. 29), au Cours ou aux Champs-Élysées, que LUI « arpente » parfois toute la nuit (p. 5), à l'Opéra vers lequel se dirige ce même LUI lorsqu'il prononce son célèbre « Rira bien qui rira le dernier » (p. 109)¹. On se souvient aussi que le texte évoque des monastères en les opposant — en l'occurrence la Trappe contre les Bernardins (p. 4) — et les habitations de LUI — tantôt un grenier dont il ne paie pas toujours le loyer, tantôt une taverne où il doit se réfugier, tantôt une écurie (« Le matin, il a encore une partie de son matelat dans ses cheveux » [p. 5]). On ne s'est toutefois guère intéressé à un lieu qui n'est peut-être pas absent du *Neveu de Rameau* : le salon. Pour le dire autrement : si *Le neveu de Rameau* a été associé à une série de lieux publics et privés, et notamment au café, on ne semble pas avoir cru qu'il puisse l'être au salon².

Stéphane Pujol, dans un article paru en 1993 et intitulé « L'espace public du *Neveu de Rameau* », aborde indirectement cette question quand il se penche sur les comportements du Neveu au café de la Régence. Il distingue deux des lieux de sociabilité essentiels du Siècle des Lumières :

1. Les références sont à Denis DIDEROT, *Le neveu de Rameau*, édition critique avec notes et lexique par Jean Fabre, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », n° 37, 1977 (1990), XCv-329 p.

2. Voir néanmoins une note suggestive de Darrin M. McMAHON, « The Counter-Enlightenment and the Low-Life of Literature in Pre-Revolutionary France », *Par and Present*, n° 159, mai 1998, p. 77-112, p. 101-102, n. 85. Jacques CHOULLIER parcourtant « L'espace urbain et sa fonction textuelle dans *Le neveu de Rameau* » (dans *La ville au XVIII^e siècle : colloque d'Aix-en-Provence, 29 avril - 1^{er} mai 1973*, Aix, Edisud, 1975, p. 71-81), mentionne à quelques reprises les salons parisiens, dont celui de Bertin (p. 77), mais sans leur réserver de développement.

Diderot choisit [...] de faire converser le philosophe et le Neveu dans l'espace peu conventionnel d'un café. Le café, au XVIII^e siècle, constitue avec le salon un nouveau lieu de sociabilité qui correspond à l'émergence d'une sphère publique, littéraire et politique. Mais le café n'est pas un salon, et les choses qui s'y disent, les propos qu'on y hasarde, ne s'accordent pas toujours avec les règles de la société polie des salons et le code d'honnêteté auquel elle se réfère. Il suffit de le voir : le Neveu n'a pas sa place dans un salon, et l'on comprend aisément pourquoi³.

L'analyse de Pujol ne porte que sur les attitudes du Neveu durant les conversations au café, plus particulièrement sur les scènes de pantomime, non sur les récits par le Neveu de son séjour abruptement interrompu auprès du financier Bertin. S'il est juste de dire que sa conduite au café — il crie, transpire, gesticule — est incompatible avec le salon tel qu'on le conçoit traditionnellement⁴, cela n'invalide cependant pas par avance une lecture qui ferait voir en quoi le milieu Bertin est symptomatique de la vie des salons à l'âge classique. Pourquoi la « ménagerie » Bertin (p. 57), tout « antiphilosophique » en apparence, ne renverrait-elle pas aux règles de sociabilité en vigueur dans les milieux appelés aujourd'hui « philosophiques » par l'histoire de la littérature ? Diderot est-il vraiment sourd à l'imaginaire du salon qui s'élabore autour de lui ?

*
*
*

On rappellera pour commencer les événements qui ont précédé immédiatement la rencontre entre MOI et LUI au café de la Régence. LUI vient d'être chassé de chez Bertin, responsable des Parties casuelles du roi et amant de la comédienne Hus. Plus spécifiquement, c'est de la

3. Stéphane PUJOL, « L'espace public du Neveu de Rameau », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. XCIII, n° 5, septembre-octobre 1993, p. 669-684, p. 671.

4. *Ibid.*, p. 678-680. Plurôt qu'avec les normes salonières de comportement, Éric Walter met en relation l'œuvre de Diderot avec la vie de cour : voir « Les "intellectuels du ruisseau" et Le neveu de Rameau », dans Georges BENREKASSA, Marc BUREAU et Pierre CHARTRIER (s. la dir. de), *Études sur « Le neveu de Rameau » et le « Paradoxe sur le comédien » de Denis Diderot. Actes du Colloque organisé à l'Université Paris VII les 15 et 16 novembre 1991, Cahiers Textuel* (Université Paris VII - Jussieu), II, 1992, p. 43-59, notamment p. 58.

table de Bertin qu'il a été renvoyé. En effet, le Paris du Neveu de Rameau est une succession de tables : il y a « dix mille bonnes tables à Paris, à quinze ou vingt couverts chacune » (p. 22), avance LUI. Le narrateur l'assort initialement à la table d'un financier (p. 4), puis à celle d'un ministre du roi de France (p. 9) et à celles de riches marchands :

Et à quoi diable, voulez-vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est à avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs de toutes les couleurs, amusements de toutes les espèces. J'aimerois autant être gueux que de posséder une grande fortune, sans aucune de ces jouissances (p. 13).

À ce répertoire de bonnes tables, il manque celle de Bertin et celles dressées « dans quelques maisons honnêtes, ou [LUI] avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parleroit pas, sans en avoir obtenu la permission » (p. 6). Qu'est-il arrivé pour qu'il soit chassé d'une table où il se trouverait si bien, où il était « comme un coq en paille » (p. 18 et p. 102) ?

Il existerait un « pacte tacite » entre le Neveu et ses hôtes (p. 68 et p. 69). Celui qui se définit « un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, [...] un feffé truand, un escroc, un gourmand... » (p. 18), celui-là avait été recruté précisément parce qu'il était « doué, à un rare degré, de toutes ces qualités » (p. 18). Pourtant, il a commis « une sottise incomparable, incompréhensible, irremissible » : il a eu « le sens commun, une fois, une seule fois en [sa] vie », il a eu « un peu de gout, un peu d'esprit, un peu de raison » (p. 19), il a eu « de la franchise » (p. 43). Son « desastre » (p. 62) naît d'une remarque destinée à l'abbé Delaporte, remarque grivoise qui suscite l'ire de Bertin. « Je vous ferais chasser », menace celui-ci (p. 63). « Après dîner je m'en irai de moi même », répond son interlocuteur (p. 63), qui tiendra parole par « morgue », « fierté » et « insolence » : il croirait qu'on ne pouvait se passer de lui et qu'il était « un homme essentiel » (p. 65). Il le paiera de son exil hors de la maison Bertin⁵.

5. Jean STAROBINSKI a magistralement commenté cette péripétie du Neveu de Rameau : voir « Le dîner chez Bertin », dans Wolfgang PREISENDANTZ et Rainer WARWING (s. la dir. de), *Das Komische*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, coll. « Poetik und Hermeneutik. Arbeitsgemeinschaft einer Forschungsgruppe », 7, 1976, p. 191-204. « Le neveu de Rameau », affirme de son côté Jean-Claude BONNIER, s'organise autour de la scène originaire du vilain repas, comme rite de l'anti-philosophie : les repas chez Bertin seraient « des assemblées criminelles et des laboratoires de

D'abord réduit à n'être qu'un animal, mais un animal qui s'illustre parmi ses congénères, le Neveu perd finalement tout. Parlant de lui-même, il n'hésite pas à se dire animal ou insecte : « coq en pate » (p. 18 et p. 102), « grosse bête » (p. 18), « ver » (p. 47) ou « parasite » (p. 57), il dort avec les chevaux et les vers (p. 19), on lui jette sa nourriture (p. 18), il fait des « singeries » (p. 47), lui et ses semblables vivent dans des « repaires » (p. 62). S'ils en sortent, c'est pour se réunir chez Bertin :

Nous paraissons gais ; mais au fond nous avons tous de l'humeur et grand appétit. Des loups ne sont pas plus affamés ; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous devrions comme des loups, lors que la terre a été longtemps couverte de neige ; nous dechirons comme des tigres tout ce qui reussit. Quelquefois, les cochues Bertin, Monsauge et Vilmorin se réunissent ; c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la menagerie. Jamais on ne vit ensemble tant de betes tristes, acariates, malfaisantes et couroucées (p. 57).

Parlant des autres, il n'a pas recours à un réseau lexical différent, quoiqu'il se croie supérieur à eux : les Bertin-Hus « s'ennuyent comme des chiens » depuis qu'ils l'ont chassé (p. 20 et p. 65), le chevalier de La Morlière se livre à une « singerie de bravoure » (p. 45), l'abbé Leblanc « s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton » (p. 58), un invité de Bertin se montre « plus malin qu'un vieux singe » (p. 59). Buffon, Duclos, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, D'Alembert et Diderot sont jetés en pâture aux membres de la menagerie, qui prennent plaisir à immoler ces « grands animaux » (p. 58). MOI a fréquenté Rameau le neveu et il a lu Galiani et Rabelais ; ce sont « trois magasins » où se pourvoir de « masques ridicules » pour les déposer « sur le visage des plus graves personnages » et ainsi voir « Pantalou dans un prelat, un sayre dans un président, un pourceau dans un cenobite, une autruche dans un ministre, une oye dans son premier commis » (p. 105). Concrètement, il est question des tigres et des panthères de la ménagerie de Versailles (p. 69). Le personnage éponyme admire la manière dont Bouret a élevé son chien (p. 51-52), puis il prétend soigner « une meure de chiens » et avoir la « surintendance » de chats (p. 67)⁶. Plus

la calomnie » (« Diderot l'oiseleur », préface à son édition du *Neveu de Rameau*, Paris, GF/Flammarion, coll. « GF », 143, 1983, p. 5-41, p. 14).

6. Cette déclaration pourrait être métaphorique, mais, si on suit Jean Starobinski, il faut la lire littéralement (*loc. cit.*, p. 197).

significativement, le « pacte tacite » entre protecteur et protégés évoqué ci-dessus est de même nature que celui « entre l'homme et son singe ou son perroquet » (p. 68). Pour son malheur, le Neveu a erré : « Le grand chien que je suis ; j'ai tout perdu ! » (p. 19)⁷

*
*

Rameau le neveu a été chassé de la table de Bertin pour avoir enfreint les règles du jeu : il n'a pas tenu son rang. Voilà, résumée schématiquement, la trame événementielle qui précède la rencontre entre MOI et LUI. Y a-t-il un rapport entre cette éviction pour inconvenance et la vie des salons au XVIII^e siècle ?

La table de Bertin, à certains égards, est bel et bien un salon littéraire. C'est un lieu de sociabilité intellectuelle bourgeoise. Autour d'un fonctionnaire royal qui sera élu à l'Académie des inscriptions, on trouve une comédienne — M^{lle} Hus — et une cohorte d'hommes de lettres — Palissot et Fréron, Baculard, Robé, Bret, les abbés d'Oliver, Leblanc, Delaporte et Bateux, les Poinsinet, etc. Pour le dire synthétiquement, avec le narrateur du *Neveu* :

Tous les poetes qui tombent, nous les ramassons. Nous eumes Palissot apres sa *Zana*; Bret, apres le *Faux geneveux*; tous les musiciens decités; tous les auteurs qu'on ne lit point; toutes les actrices siffées, tous les acteurs hutés; un tas de pauvres honteux, plats parasites a la tete des quels j'ai l'honneur d'etre, brave chef d'une troupe timide (p. 57).

Dans cette « compagnie », Rameau le neveu tient une place particulière, celle du « chef ». Pour les lecteurs du XX^e siècle, il est l'incarnation du fou (et du fou littéraire), du marginal, du déclassé⁸. Pourtant, le texte n'est pas sans ambivalence quant aux talents de Rameau. C'est un mauvais musicien (p. 91), certes, mais c'est un compositeur qui croit en sa postérité (p. 21), un habile comédien (p. 50, p. 53 et p. 98)

7. Sur l'« animalisation » des anthropologues, voir Sylviane ALBERTAN-CORPOLA, « "Rira bien qui rira le dernier" », dans Anne-Marie CHOULLIER (s. la dir. de), *Autour du "Neveu de Rameau" de Diderot*, Paris, Champion, coll. « Unichamp », 30, 1991, p. 15-36, p. 31-34.

8. Voir José-Michel MOURBAUX, « Le rôle du fou dans *Le neveu de Rameau* », dans Sylvain MERRAT et Christiane MERVAUD (s. la dir. de), *Le siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1987, p. 675-691.

et un maître de musique qui n'est pas le pire (p. 37). De plus, si on étudie la réalité extralittéraire — à la suite d'André Magnan —, on doit constater que Rameau n'est pas, pour ses contemporains, l'exemple de l'illégitimité : la rubrique « Académies royales de musique et de danse » du guide de Paris de De Jèze paru en 1760 ne baptise-t-elle pas l'autre Rameau, Jean-Philippe, « Rameau l'oncle », ce qui témoigne d'une reconnaissance publique de son neveu ? Le personnel de la ménagerie serait donc celui d'un salon et il est soumis aux pratiques typiques de ce genre de sociabilité : régularité des assemblées — « deux ou trois fois la semaine » (p. 49) —, habitudes alimentaires — « deux les nouveaux venus et les fait manger —, rites de la conversation.

Lieu de sociabilité intellectuelle, la maison Bertin est aussi un espace culturel, voire un espace de pouvoir culturel. L'enjeu de ce pouvoir est surtout le théâtre : « C'est la que le plan de la comédie des *Philosophes* a été conçu ; la scène du colporteur, c'est moi qui l'ai fournie, d'après la *Theologie en quenouille* » (p. 57 ; voir aussi p. 98-99). Non seulement à la table de Bertin on écrit des pièces contre les philosophes — des pièces à succès —, mais on prépare des cabales dramatiques. C'est la « charge » de Rameau (p. 65), et une charge très lourde : tout parasite qu'il est, il s'applique à promouvoir la carrière de la petite Hus (p. 65-67) et il a lu les moralistes pour mieux affermir son autorité de flatteur (p. 60-61). Contrairement aux mythes entourant le salon littéraire, cette ménagerie est un endroit où il faut travailler : la spontanéité supposée des salonnières et de leurs habitués ne suffit pas. On en prendra pour signes l'activité de femmes comme M^{me} Necker¹⁰, mais encore, sur le mode satirique, le livre écrit par Cydalise dans *Les philosophes* de Palissot¹¹ ou le répertoire que tient M^{me} de Folincourt dans *Le bureau d'esprit* de Rutilidge¹².

9. Voir André MAGNAN, *Rameau le neveu. Textes et documents*, Paris et Saint-Étienne, CNRS éditions et Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Lire le XVIII^e siècle », 1993, 246 p., p. 96.

10. Voir Dena GOODMAN, « *Le spectateur intérieur* : les journaux de Suzanne Necker », traduction de Marie Malo, *Littérales* (Université Paris X - Nanterre), n° 17, 1995, p. 91-100.

11. PALISSOT, *Les philosophes*, dans *Théâtre du XVIII^e siècle*, textes choisis, établis, présentés et annotés par Jacques Truchet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 251, 1974, vol. II, p. 143-204, p. 157.

12. RUTILIDGE, *Le bureau d'esprit, Comédie en cinq Actes & en prose*, Liège, Boubers, 1776, viii-99 p., p. 14-16.

Sociabilité intellectuelle, pouvoir culturel : voilà deux traits de la définition traditionnelle du salon. Il convient de leur en adjoindre un troisième : la présence féminine. Même si on désigne la maison Bertin du nom de son hôte principal, celui-ci n'est pas seul à tenir ce rôle ; il le partage avec M^{lle} Hus, d'où le sobriquet de Bertinhus (p. 70). Dans tout salon — si on en croit la vulgate dix-huitémiste —, il y a une femme en position de pouvoir, soit immédiat (chez elle), soit médiate (auprès des académies, notamment). Dans *Le neveu de Rameau*, cette femme, c'est la petite Hus, la « divinité » dont parle MOI (p. 20). Elle n'est peut-être pas — comme M^{me} Geoffrin — l'arbitre des conversations — c'est plutôt la tâche de Bertin —, mais c'est vers elle que convergent les regards, c'est elle qui est l'objet de luttes, sinon symboliques, du moins matérielles. La formule est célèbre : « il y a d'autres jours ou il ne m'en coulerait rien pour être vil tant qu'on voudrait ; ces jours là, pour un liard, je baiserois le cul à la petite Hus » (p. 21).

Que fait-on chez elle ? On mange et on discute. Plus justement, on médite ou on persifle : « Tout à son vrai loyer dans ce monde. [...] Vous ouvrez votre porte à des marabouts, et vous vivez avec eux ; vous serez trahis, persiflés, méprisés » (p. 70-71)¹³. La description de ce type d'usages, banaux en soi, doit être utilisée afin de rapporter la ménagerie Bertin à ces institutions que sont les salons. Là, on converse, dit la tradition ; chez Bertin, on ne fait pas autre chose. L'importance du persiflage est mise en évidence dans un passage où le Neveu annonce ce qu'il ferait s'il s'enrichissait : il tiendrait salon.

MOI. — Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.

LUI. — Moi, j'en ai le soupçon.

MOI. — S'il en arrivait autrement, que feriez-vous ?

LUI. — Je ferois comme tous les gueux revetus ; je serois le plus insolent marouffe qu'on eut encore vu. C'est alors que je me rappellerois tout ce qu'ils m'ont fait

13. Sur le persiflage comme composante fondamentale du Siècle des lumières, voir l'ouvrage d'Élisabeth BOURCUNAT, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1998, 228 p. ; le Neveu y est un « persifleur professionnel » (p. 168-169). Les *Lettres de Cécile à Julie, ou les Combats de la nature. Seconde partie*, de Barnabé Farnian de Rosori, dit Durosoir, contiennent un passage sur le persiflage dans les cercles parisiens (Amsterdam, 1764, 272 p., p. 146-147).

souffrir ; et je leur rendrois bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime à commander, et je commanderai. J'aime qu'on me loue et l'on me louera. J'aurai à mes gages, toute la troupe vilmorienne, et je leur dirai, comme on me l'a dit, Allons, faquins, qu'on m'amuse et l'on m'amusera ; qu'on me dechire les honnetes gens, et on les dechirera, si l'on en trouve encore ; et puis nous aurons des filles, nous nous troyerons, quand nous serons yvres, nous nous enyvrons ; nous ferons des contes ; nous aurons toutes sortes de travers et de vices. Cela sera délicieux (p. 38-39 ; voir aussi p. 57-58).

Cette conversation, elle a ses sujets (la culture), ses moments (les repas), ses règles, au moins implicites (pour ne pas les avoir respectés, Rameau est chassé). Qui dit régulation dit régulateur, arbitre : c'est principalement Bertin, lui qui détermine ce qu'on peut dire et ce qu'on ne peut pas dire ; à l'occasion, ce sera Hus ou le Neveu, quand ce n'est pas Hus secondé par le Neveu (p. 49-50). En outre, on notera que la conversation n'est pas la seule forme d'oralité dans les milieux que fréquente lui : on y lit des contes (p. 39 et p. 58) et des vers (p. 58-59), activité, encore une fois, réputée constitutive du salon.

Ces quatre caractéristiques — sociabilité intellectuelle, pouvoir culturel, présence féminine, oralité — renvoient toutes, d'une façon ou d'une autre, à ce qu'on appellera la dépendance culturelle¹⁴. Ceux qui, régulièrement, se rassemblent pour deviser autour de la table de Bertin acceptent de se soumettre à son bon vouloir : ils sont, envers lui, dans une relation de subordination. Le couple Bertin-Hus nourrit ses sujets « a bouche que veux tu » (p. 19), il lui arrive de les payer (le Neveu a amassé des économies chez eux [p. 25]), il sélectionne les lieux culturels où ils doivent agir — ou il les a agrégés parce qu'ils agissaient déjà dans de tels lieux, ce qui revient au même —, il règle la conversation. La hiérarchie est claire, pas moins que chez M^{me} Geoffrin ou chez M^{me} Du Deffand. Le Neveu ne cache d'ailleurs ni sa « servitude » (p. 44) ni sa recherche de « protecteurs » (p. 19 et p. 44) ni le bénéfice qu'il tire de l'opulence des autres (p. 22 et p. 46). Son « avilissement » a beau être original (p. 76), ce n'en est pas moins un avilissement : Rameau le neveu reste un « gueux » (*passim*).

14. D'aucuns préféreront parler de *clientélisme* ou de *mécénat* ; le terme *dépendance* convient mieux aux rapports des hôtes et invités de la ménagerie.

On pourrait arrêter ici la démonstration et affirmer que la description du milieu de certains épisodes du *Neveu de Rameau* s'accorde avec ce qu'on a accoutumé d'attendre d'un salon littéraire. Cela irait cependant à l'encontre du discours de l'histoire de la littérature, soit que ce discours ne fasse pas le rapprochement — c'est le cas le plus fréquent —, soit que ce discours refuse ce rapprochement. Pourquoi cette double résistance ? N'est-il pas légitime de lire la sociabilité représentée en tenant compte de l'inversion généralisée des valeurs par l'écriture ?

D'une part, on dira que le modèle d'organisation mis en place par le texte ne correspond pas à ceux qu'élaborent généralement les travaux critiques et que cette non-conformité fait obstacle. On en prendra pour illustration l'ouvrage de Verena von Heyden-Rinsch traduit en français en 1993, *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*¹⁵. L'auteure y traite longuement du modèle salonnier le plus convenu, soit celui où une hôtesse (Julie de Lespinasse, par exemple) est appuyée par un habitué (D'Alembert). Cela ne constitue pas chez elle un simple modèle parmi d'autres, mais la nature même du salon. On le saisit avec netteté lorsqu'elle insiste pour ne pas retenir dans son corpus la « coterie » ou la « synagogue » du baron d'Holbach, qui aurait pu être un modèle parallèle au sien : des hommes, surtout (dont Diderot), invités chez un homme (d'Holbach)¹⁶. Ce qui se donne à lire dans *Le neveu de Rameau* est encore différent : il y a un maître de maison, Bertin, une menuese de jeu qui tient peut-être le rôle de l'habitué, Hus, et un « chef » de « troupe » (p. 57), Rameau.

15. Verena von HEYDEN-RINSCH, *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*, traduction de Gilberte Lambrichts, Paris, Gallimard, 1993, 267 p.

16. *Ibid.*, p. 60-62. Pour un aperçu plus nuancé sur le milieu d'Holbach, lire Didier MASSEAU, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1994, 172 p., p. 75-80. L'auteur ramène le salon à trois « fonctions essentielles » (p. 75) : outil de « reconnaissance par les pairs » (p. 75) ; « lieu d'accueil privilégié pour les élites européennes durant la deuxième moitié du siècle » (p. 76) ; « bon moyen d'accéder à un pouvoir intellectuel » (p. 77).

Il y a, d'autre part, une seconde source de résistance, plus fondamentale. Aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui, comme aux yeux de moi, voire de lui, Rameau le neveu n'est pas un philosophe : « C'est apparemment de la philosophie ; je vous prévient que je ne m'en mele pas » (p. 15 ; voir aussi p. 103). Antiphilosophe acquinué avec un groupe d'antiphilosophes — pour employer un vocabulaire vague mais courant —, le neveu de Rameau ne paraît pas pouvoir être considéré, selon la critique, comme un digne représentant d'une forme de sociabilité réputée philosophique, le salon. On serait devant un de ces cas triviaux d'histoire écrite par les vainqueurs au détriment des vaincus¹⁷.

Il est sûr que, dans la bouche du Neveu, les valeurs dites fondamentales des Lumières en prennent un coup. Aucune n'est épargnée : la tolérance et l'amitié (p. 40), le devoir et le patriotisme (p. 40), l'utilité collective (p. 39) et l'éducation (p. 40), la vérité (p. 56 et p. 94) et la vertu (*passim*). De même, le goût (p. 58) et ses porte-parole parentés — ceux qui sont devenus les seuls philosophes autorisés (p. 39 et p. 57-58) — sont victimes d'attaques répétées. Mais il y a plus important. Les comportements les plus souvent attendus des habitués des salons ne sont pas ceux que promeut le Neveu : la politesse, la bienséance et l'honnêteté (entendu au sens classique) ne sont pas son fort. Plutôt que la civilité, c'est la familiarité qui le définit :

Autrefois, Mademoiselle avoit des vapeurs ; ce sont aujourd'hui des nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions legeres dont on ne se gene pas devant moi. Pour ceci, passe ; je n'ai jamais pretendu contraindre. J'ai lu, je ne scais ou, qu'un prince surnommé le grand restoit quelquefois apuît sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use a son aise avec ses familiers, et j'en etois ces jours la, plus que personne. Je suis l'apoutre de la familiarité et de l'aisance. Je les prechois la d'exemple, sans qu'on s'en formalisat ; il n'y avoit qu'à me laisser aller (p. 67).

Joint à l'auto-« panegyrique » déjà cité, « vrai de tout point » (p. 18), cela trace un contre-portrait du philosophe des plus systématiques. Cela permet-il de conclure que le Neveu, parce qu'antiphilosophe, ne peut pas fréquenter un salon ? On en peut douter et se demander si la

description de la ménagerie Bertin n'est pas la mise en texte inversée, ironique, négative ou en négatif du salon philosophique.

À l'exemple de tout salon trône chez Bertin une « divinité » (p. 20), une « petite reine » (p. 20), une « deesse » (p. 49) — mais c'est Adèle-Louise-Pauline Hus, dont lui confie qu'elle est « begueule », « plus mechante, plus fiere et plus bete qu'une oye », sans esprit et sans savoir, toujours prête à trancher (p. 48). Au sérieux habituel des salons du XVIII^e siècle — sérieux qui ne cesse de s'imposer au long du siècle —, la maison Bertin répond par le rire obligatoire, nécessairement aux dépens des autres (p. 45, p. 65 et p. 67). Les philosophes sont accusés de faire secte ? Les antiphilosophes du *Neveu* sont désunis, sauf à table, car « tous les gueux se reconcilient a la gamelle » (p. 62). Si cela peut le favoriser, Rameau le neveu n'hésite pas à révéler qu'il est mû par son intérêt personnel, là où le salon repose sur l'atténuation des relations de dépendance : au contraire, « Dans la societé des mechants, [...] le vice se montre a masque levé » (p. 59). Pourquoi le Neveu est-il chassé chez Bertin ? Parce qu'il a fait ce qui est attendu d'un philosophe — il a manifesté du « sens commun » ; or cela n'est pas toléré chez ses hôtes. Même les choix lexicaux sont fonction de cette inversion du monde des salons ; à cet égard, on comparera deux passages. Le premier introduit la description de la ménagerie Bertin et il est ironique : « Nous avons comme vous scavez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie. C'est une ecole d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité » (p. 57). Le second est une attaque, sans ironie celle-là, contre ceux qui ont le tort de protéger les « espèces » :

Les honnetes gens font ce qu'ils doivent ; les especes aussi ; et c'est vous qui avez tort de les accueillir. Si Bertinhus vivoit doucement, paisiblement avec sa maîtresse ; si par l'honneteré de leurs caracteres, ils seroient fait des connaissances honnetes ; s'ils avoient appelé autour d'eux des hommes a talents, des gens connus dans la société pour leur vertu ; s'ils avoient reservé pour une petite compagnie éclairée et choisie, les heures de distraction qu'ils auroient derobées à la douceur d'être ensemble, de s'aimer, de se le dire, dans le silence de la retraite ; croyez vous qu'on en eut fait ni bons ni mauvais contes. Que leur est il donc arrivé ? ce qu'ils meritoient (p. 70).

Il est souligné que la bonne « compagnie » et les « honnetes gens » ne fréquentent pas la maison de Bertin, que cette dernière n'est ni « une ecole d'humanité » ni « le renouvellement de l'antique hospitalité ». Il

17. La contribution de Didier Masseau, qu'on lira en ces pages, soulève ce type d'interrogation, en plus de relativiser le poids de l'idéologie dans les « sociétés de pensée », philosophiques ou non.

n'est pas innocent que ce discours (récurrent) d'inversion soit confié à celui le mieux qualifié pour le tenir, en l'occurrence lui, puisqu'il connaît de l'intérieur la ménagerie Bertin.

Milieu instable, affectivement et intellectuellement, où la désunion des personnages prend le pas sur l'unité des valeurs et où le ridicule rassemble plus qu'il n'exclut, le décor esquissé par le romancier a pour effet de mettre en relief les règles de fonctionnement habituellement jugées orthodoxes du salon littéraire de l'âge classique : stabilité, unité, sérieux (malgré les jolies de la conversation). Grâce à une série de déplacements, l'auteur renforce, non sans paradoxe, la cohérence du modèle : par inversion, la ménagerie Bertin devient un révélateur des comportements, des rites et des valeurs acceptables. Dans le même temps, il marque la nécessité, quels que soient les comportements, rites et valeurs prônés dans des lieux de sociabilité aussi contrastés, du respect des hiérarchies. Ce parangon de l'illégitimité que serait Rameau le neveu prouve à l'envis que sans hiérarchies le monde courrait à sa fin et que l'appartenance à la culture est affaire de luttes contre ses adversaires et contre les siens dans un espace fortement structuré, dont il ne lui est pas loisible de s'abstraire. Voilà ce que MOI désigne comme « la pantomime des gueux », « le grand branle de la terre » : « Chacun a sa petite Hus et son Bertin » (p. 105). Personne n'y échappe, pas même le Neveu, car ce « grain de levain qui fermente » ne peut restituer à chacun « une portion de son individualité naturelle » (p. 5) que s'il garde vivant le lien communautaire. Quoi qu'on lui ait fait dire, il lui est impossible de se déprendre des reus de la société.

* * *

Avec *Le neveu de Rameau* et les modes de sociabilité qui y apparaissent, l'histoire de la littérature est confrontée à un de ses problèmes essentiels : quelle place conférer à ceux — auteurs ou personnages — qui ne défendent pas, ou qui ne défendent que partiellement, les qualités réputées résumer une période historique, ici la philosophie au XVIII^e siècle ? Entre la réhabilitation des *minors* ou des marginaux et leur seule interprétation selon la « bonne » axiologie, il ne paraît pas y avoir pour l'instant de troisième voie, même si, en de rares lieux, on

l'appelle de ses vœux. Cette voie, ce pourrait être l'étude de Jean-Marie Chassignon non pas comme un fou (littéraire) — ce qu'il était indubitablement — ni comme un génie injustement oublié — ce qu'il n'était certes pas —, mais comme le point de départ d'un travail sur le statut du littéraire à la fin de l'Ancien Régime¹⁸. Ce serait aussi une réflexion sur l'extension des institutions littéraires comme modèles dans les sociétés d'Ancien Régime. Autrement dit : si le salon est bel et bien une institution de la littérature de l'âge classique, il est inconcevable qu'il n'ait servi les fins que de quelques-uns, et non de tous — de l'homme de lettres Diderot, mais pas de Rameau le neveu. Au lieu de le présenter uniquement comme un instrument de la propagation des valeurs désormais emblématiques des Lumières, il convient de se demander s'il n'a pas été parfois un noyau de résistance à ces valeurs.

L'exploration de cette nouvelle avenue de recherche obligerait à situer *Le neveu de Rameau* par rapport à une série de textes dont l'objectif est la satire des beaux esprits et des philosophes prétendus, et à réfléchir aux lieux communs qui unissent les textes de cette série à une œuvre telle celle de Diderot. La désunion dans les rangs des beaux esprits et pseudo-philosophes, ainsi que leur cupidité, en constitueraient un depuis au moins *La comédie des Académistes* (1638) de Saint-Évremond et *Les femmes savantes* de Molière (1672) ; au XVIII^e siècle, on en lit des exemples chez Palissot (*Le cercle*, 1755 ; *Les philosophes*, 1760), Poinssinet (*Le cercle*, 1764) et Rutledge (*Le bureau d'esprit*, 1776). Un ressentiement identique unit les habitués de Bertin et les douze participants au « Dîner avec des auteurs » auquel Rutledge consacre le deuxième chapitre du troisième tome de *Premier et second voyages de Mylord de* *** à Paris, un récit de voyage satirique paru en 1777 : le « parti des mécontents », les « auteurs piqués », la « populace littéraire », les « beaux esprits par état », les « barbouilleurs » y déchirent un confrère reçu la veille à l'Académie française¹⁹. Un vaudeville de 1753,

18. Voir Benoit MELANÇON, « Les caractères de Chassignon », dans Pierre POPOVIC (s. la dir. de), *Tangence*, num. init. *Littérateurs appliqués et penseurs irréguliers*, n° 57, mai 1998, p. 72-86. Sur la prudence dans le recours aux *minors*, voir Michel DEJON, « Quelques remarques sur les objets de l'histoire littéraire en France aujourd'hui », dans *Revue d'histoire littéraire de la France. Colloque du centenaire*, Paris, Armand Colin, Société d'histoire littéraire de la France, 1995, p. 171-175, p. 173.

19. *Premier et second voyages de Mylord de* *** à Paris, contenant la *Quinzaine anglaise*, et le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R***. Tome troisième, Yverdon,

« Les philosophes du siècle », livret de Bertin et de Palissot, musique de Jean-François Rameau (le personnage historique, pas celui de Diderot!), contraste mécaniquement, pour sa part, les « vrais sages » et les « sages d'aujourd'hui », soulignant à gros traits la disparition, dans la république des lettres, de la modestie, de l'indépendance, de la critique raisonnable, de la franchise, du désintéressement²⁰. Dans la quatorzième lettre de la seconde partie de *La nouvelle Héloïse*, Saint-Preux, lui qui ne possède pas « la langue du pays » (Paris), découvre « avec une secrète horreur » que la superficialité des relations sociales, la défense des intérêts personnels, l'absence de pensée originale et l'inconséquence morale dominent le « vaste désert du monde²¹ », quand ce n'est pas simplement la fausseté :

Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine : le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit pour ainsi dire à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise : il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son âme, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la pose de même en sortant et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange²².

Ce portrait du parasite en caméléon, la peinture de ses habitats et la malléabilité de ce qui lui tient lieu de valeurs ne s'appliquent-ils pas au neveu de Rameau ? Pour en finir avec cette énumération de lieux communs, mais plus ponctuellement, on trouverait chez tels contemporains de Diderot — Poinssinet ou Dorat — la représentation d'une

De l'Imprimerie de la Société Litt. & Typ., 1777, 286 p., p. 24-41. Le ressentiment supposé de Diderot occupe une large place dans l'interprétation de Sylviane ALBERTIN-CORPOA dans « Les anti-philosophes dans *Le neveu de Rameau* », dans Georges BERRÉKASSA, Marc BUFAR et Pierre CHARTIER (s. la dir. de), *op. cit.*, p. 33-41.

20. Le livret est reproduit et commenté par André MIGNAN, *op. cit.*, p. 60-66.

21. *Julie ou La nouvelle Héloïse. Lettres de deux amans habitans d'une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau*, introduction, chronologie, bibliographie, notes et choix de variantes par René Poineau, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1960, LXVII-829 p., p. 207.

22. *Ibid.*, p. 210.

coterie fondée sur l'animalité de ses habitués, celle-ci s'ajoutant à leur déunion. Le premier publie son *Cercle* en 1764 :

Est-ce qu'on fait de ces especes-là sa société ? Il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié ; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple : on les excite, on les irrite l'un contre l'autre ; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en Public, mais on a ri & cela console²³.

Le second réécrit complètement en 1780 sa pièce parue en 1777, *Les pôneurs ou le Tartuffe littéraire*, sous le titre de *Merlin bel-esprit*. On lit dans les « Rêveries de Merlin » qui précèdent la pièce :

J'ai voulu seulement fronder en général l'esprit de nos coteries : esprit destructeur de toute émulation, du vrai talent comme de la vraie gloire, dégradant les gens de lettres, les divisant, aigrissant leur sensibilité, les rendant vindicatifs comme des Abbés, coleres comme des enfans, faisant d'eux, en un mot, des especes de singes, dont on aime à voir les culebures, les tours & les malices²⁴.

Il ne s'agit pas de traiter Diderot en antiphilosophie parce qu'on pourrait le rapprocher, à l'occasion, de certains de ses adversaires, ni de transformer lui en mandataire attiré de cette antiphilosophie, mais de voir comment s'inscrit l'œuvre de Diderot dans les diverses formes de sociabilité décrites par d'autres que lui. On en viendrait à formuler l'hypothèse, qui reste à vérifier, que Diderot représente, dans *Le neveu de Rameau*, un salon antiphilosophique de la même façon que les antiphilosophes représentaient les salons philosophiques.

On objectera — justement — à pareille lecture du *Neveu de Rameau* qu'elle ne tient compte que de la dimension référentielle du texte et, en outre, qu'elle passe complètement sous silence la complexité de son

23. Antoine-Alexandre-Henri Poinssinet, *Le cercle, ou La soirée à la mode, comédie épisodique En un Acte et en Prose*, Paris, Duchesne, 1764, 71 p., p. 54-55. Poinssinet est une des « espèces » auxquelles Diderot s'en prend dans *Le neveu*.

24. Dorat, *Merlin bel-esprit, comédie en cinq actes et en vers*, à Londres, et se trouve à Paris, chez Monory, 1780, XVI-136 p., p. v.

énonciation. Il est vrai que la question « La ménagerie Bertin était-elle un salon littéraire? », ainsi formulée, invite plus à une analyse de contenu qu'à une approche serrée du fonctionnement de l'œuvre. En fait, sa pertinence repose sur le besoin d'interroger un roman largement commenté à partir d'un nouveau point de vue, d'en déplacer les frontières. Dans un article de 1996, Daniel Roche, en un geste semblable, évoquait les « principautés conservatrices » qu'il y aurait lieu de parcourir, à côté de ces « provinces progressistes » qu'on a l'habitude d'arpenter²⁵ ; or *Le neveu de Rameau* se déroule dans une de ces « principautés conservatrices », encore que la sienne fonctionne sur le modèle des « provinces progressistes ». Discutant, au terme d'un passage sur l'éducation, des mauvaises leçons autrefois prodiguées par le Neveu, LUI et MOI ont cet échange :

LUI. — [...] Mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale, et puis des exceptions dans chaque langue que vous appelez, je crois, vous autres savants, des... aidez moi donc... des...

MOI. — Idiotismes.

LUI. — Tout juste. He bien, chaque état a ses exceptions à la conscience générale auxquelles je donnerois volontiers le nom d'idiotismes de métier (p. 35-36).

Le salon antiphilosophique, « principauté conservatrice », n'est-il pas, aux yeux de l'histoire de la littérature, une de ces « exceptions » à la « grammaire générale », un « idiotisme » auquel elle refuse l'existence? Si oui, la ménagerie Bertin, ce salon marginal, devrait en outre être considérée comme un salon marginalisé.

25. Daniel Roche, « République des lettres ou royaume des mœurs : la sociabilité vue d'ailleurs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. XLIII, n° 2, avril-juin 1996, p. 293-306, p. 305.